

Jean-Michel LOUKA  
[www.louka.eu](http://www.louka.eu)  
SEMINAIRE 2009-2010  
**Féminin ?**  
Séance 6 – 10 mars 2010.

## Localiser le féminin

### **L'exemple prostitutionnel**

La prostitution, je la dirai ainsi, tout de go, c'est ***l'absence d'un amour présent dans le réel***. La prostituée n'entre pas, pour elle-même, dans ***la tromperie de l'amour***. Elle piège le fantasme de l'homme,... contre de l'argent. Elle ne se considère comme femme que, parce qu'anatomiquement elle est une femme. Elle fait fonction de « femme ». Cette fonction est tarifée. Elle fait croire qu'il n'y a pas de mur entre l'homme et la femme, qu'une femme, elle en l'occurrence, est devenue accessible, atteignable par un homme, lui, le client. Et que le rapport sexuel, le rapport entre les sexes existe, puisque que le coût est accepté et reconnu. Qu'il lui suffit, à lui, de payer son prix. Mais où est donc la prostituée en tant que femme,...qui plus est, ***sujet femme*** ?

### **PREMIERE PARTIE**

#### **Une femme qui s'ignore**

Je vais vous parler à partir des dires de Brigitte, Marie, Corinne, Martine, Nadia, Alice, Bernadette, Bérénice, Aurélie, Olivia, Claudine et de quelques autres.

Je suis un psychanalyste parisien, qui pratique la psychanalyse depuis trente-cinq ans et reçoit, parfois, à son cabinet, plus souvent que je ne le sache vraiment au départ, des personnes qui se prostituent à l'occasion, des prostitués aussi dont c'est l'activité économique principale, des femmes pour la très grande majorité des cas. Je vais vous dire ce que j'en entends.

Je serai lacanien, une première fois à vos oreilles, puis une seconde et dernière fois à la fin de mon exposé, en vous disant que cet inter-titre « une femme qui s'ignore », qui pour moi résume tout ce que j'ai à vous dire de mon expérience, je l'emprunte partiellement à Jacques Lacan, pour autant que le « ignore », c'est-à-dire **l'ignorance**, comme on l'a vu, est l'une des trois passions qu'il ait cernées au cours de son œuvre. On a ainsi : **l'amour, la haine** et...**l'ignorance**.

Loin d'être une femme qu'on ignore, parce qu'elle se fait reconnaître, - se faire voir et se faire entendre -, la femme prostituée est néanmoins une femme qui s'ignore. Cela paraît, parfois, chez elle, même être une véritable **passion**, au sens de Lacan. Elle peut, chose étrange, aller jusqu'à s'ignorer comme substitut de mère pour un homme, ce qu'elle est pourtant, à l'évidence. Mais, essentiellement, ce qu'elle ignore, c'est **le féminin** en elle, au profit catastrophique d'un rajout outrancier du côté de **la féminité**, une certaine féminité qui ne vise qu'à exacerber le fantasme de l'homme, sous le regard de sa mère.

Freud, lui, s'interrogeait sur ce choix d'objet bien particulier que sont les substituts de la mère. L'alternative maman/putain. Il note que la prostitution représente, pour l'homme, une issue à une fixation infantile invalidante qui associe fantasme sexuel et sentiment de tendresse à l'égard de la mère. En mettant en scène le désir inconscient du sujet pour une mère infidèle, **trompeuse** donc, qui n'accorde habituellement ses faveurs qu'à un seul homme, en principe le père, la prostitution désacralise l'image paradoxale d'une mère drapée d'une pureté morale inattaquable. Dans la prostituée, l'homme recherche la mère infidèle.

Une femme présente d'emblée, ne serait-ce qu'anatomiquement, **une menace de castration pour l'homme**. En réactualisant l'image d'une mère sacralisée, l'épouse, la partenaire, peut devenir sexuellement menaçante. La prostituée aux attaches affectives des plus **instables** rassure sur une puissance sexuelle débarrassée de tout lien, sauf du pacte marchand. Il y a dans la prostitution une part

dévolue à une virilité empêchée, blessée, ici réparée. Par cette relation particulière, parce que tarifée, l'homme va se rassurer, momentanément, sur sa puissance sexuelle. La prostitution apparaît ainsi comme une tentative de restauration narcissique masculine.

Il existe souvent, mais voilà, pas toujours, un traumatisme sexuel précoce chez la majorité des femmes prostituées. Ce traumatisme concerne ce que nous appelons « **le féminin** », pour le distinguer de « **la féminité** ». La féminité est une construction qui fait appel à **l'imaginaire**, celui d'une époque, celui d'une culture, celui d'une mode, par exemple. Le féminin, c'est tout autre chose. C'est **du réel** ! Il y a donc quelque chose d'impossible à imaginer et à symboliser dans le féminin. Il peut concerner les deux sexes, bien que, majoritairement, il se rencontre, la plupart du temps, chez les femmes.

Les enjeux inconscients dans la prostitution, pour celles qui se prostituent, font apparaître qu'elles n'ont pas été, enfants, symboliquement **reconnues**, précisément à l'endroit du féminin. Cela veut dire que ce sont des enfants de sexe féminin qui n'ont pas été reconnues comme étant le fruit d'un désir accepté, consenti et partagé par les deux partenaires du couple... Le désir, qui les a causées, est un désir qui a été mal assumé, mal accepté, qui a pu paraître une erreur, un accident, voire n'a pas été un désir du tout. Ce sont des enfants dont la présence a été en général ramenée à leur embarrassant corps de chair. Leur féminin s'en trouve comme **dénié**.

Et, c'est à ce titre qu'elles vont en quelque sorte se trouver littéralement jetées dans l'existence, dans la mesure où n'ayant pas été symboliquement reconnues dans la dimension imaginaire de leur féminité, elles vont chercher à se faire reconnaître, je dirais... dans le réel. Mais de la plus mauvaise manière qui soit, **en confondant imaginaire et réel**.

Elles cherchent alors à se faire reconnaître dans **la réalité** comme un **objet de désir et un objet de jouissance phalliques**. En se croyant « libres » de choisir cette curieuse existence. C'est, bien sûr, un leurre. Ce leurre du « **libre arbitre** », certaines, néanmoins, le revendiquent, justifiant, aujourd'hui, « leur » prostitution, le « plus vieux métier du

monde », dit-on, comme un nouveau métier parce que voulu, décidé, assumé, méconnaissant par ce dire ce qu'il en est de **l'inconscient**.

« J'ai toujours pensé trouver une solution dans la prostitution », dit Marie. « Ce qui est certain, c'est qu'en me prostituant, je choisis de me punir, d'abîmer mon corps », ajoute Madeleine. « Moi, il m'a fallu en passer par la drogue et l'alcool pour accepter « ça » ! ». « Ça, cette **autodestruction**. Je les vois bien, toutes ces femmes qui m'entourent, elles se souillent par tous les orifices de leur corps, pour aboutir à quoi ? A éteindre, à épuiser cette **revanche sur la vie**, plus qu'à assouvir cette revanche sur les hommes qui, pour moi aussi, dit-elle, nous taraudent néanmoins toutes ! »

Il n'y a **pas de personnalité-type**, mais chez toutes ces femmes existent une importante **fragilité affective** et une **certaine immaturité**. Ce sont des constantes frappantes. Bien évidemment, toutes ces femmes admettent que, dans le système prostitutionnel, l'on n'y entre pas par hasard.

Brigitte me dit que chez toutes ses compagnes d'infortune, les traits dominants sont constamment : « **l'angoisse d'abandon**, le rejet, les frustrations affectives intenses et de douloureuses difficultés d'identification sexuelle ».

« Suis-je une femme », dit Alice ? Qui ajoute : « Suis-je un homme ? Un androgyne ? Une travestie ? Un transsexuel ? » **La brouille** est aujourd'hui totale... Mais, au fond, « qu'est-ce qu'être une femme ? », ajoute Nadia. Nous y voyons là, dans une telle **embrouille** des **sexes** et des **genres**, dans une telle confusion, une preuve, à nos yeux, que ce qui n'a pas été reconnue, c'est ce que nous appelons « **le féminin** ». A quoi s'ajoute une carence quasi-complète de la fonction paternelle vis-à-vis des filles, face à des mères castratrices.

Car les pères ont presque toujours des images d'hommes très faibles et les mères apparaissent alors comme dévorantes et très possessives ; les jeunes femmes, telle Hélène, se trouvent face à elles dans un rapport complexe où se mêle « **la haine** », dit-elle tout de suite, et, surtout, dramatiquement,

**une demande éperdue et insatiable d'amour.** Il y a dans la prostitution, sorte d'exagération extrême de l'image de la femme sur son versant de la féminité, d'une **féminité hurlante**, une recherche d'identité, c'est-à-dire **une quête du féminin**. Les importants traumatismes de l'enfance, parmi lesquels le viol par le père ou son substitut en position d'autorité ont, la plupart du temps, en ce cas-là, tout brisé du devenir sexuel de la fille, comme m'en témoigne Olivia : « j'ai été violée chaque jour dès l'âge de 9 ans jusqu'à mes premières règles, à 13 ans ».

« **L'argent**, dit Claudine, a pour moi une valeur symbolique qui est censée me permettre une **revalorisation** par rapport à des sentiments d'indignité et d'infériorité très forts que j'avais éprouvés avant l'entrée en prostitution ». « C'est également, pour moi et pour beaucoup d'autres femmes comme moi, le moyen de faire payer aux hommes un dommage », dit-elle. Elle croit, par cette pratique, acquérir le pouvoir, en fait **le phallus imaginaire manquant**. Cependant, cet espoir est, à la longue, profondément déçu.

« **La dépression et le besoin d'excitations** sont massifs et quotidiens », ajoute Corinne. « Toutes ces raisons incitent les femmes comme nous à chercher une solution dans la prostitution, car c'est un milieu qui nous met aussi **en danger**... Et le danger, on connaît.. ! ». Le danger est une source importante d'excitations, ces excitations entretiennent chez la femme prostituée une **jouissance morbide**.

A écouter longuement toutes ces femmes en prostitution, on peut repérer qu'il a existé une **hostilité** très importante, éprouvée dès la naissance, de la part de l'entourage familial ou social. Une forte concentration **d'évènements physiques et psychiques** a émaillé aussi l'histoire de leur corps, et **la sexualité** y a toujours été omniprésente.

**Une effraction sexuelle** est à l'œuvre (chez Corinne, Nadia, Brigitte, c'est flagrant). Il peut s'agir d'évènements réels

comme des **incestes** (Aurélie), des **abus sexuels** (Corinne, Martine, Alice) ou de **simples paroles**, ou encore des **comportements et attitudes méprisants, abaissants**, relatifs à la sexualité par des personnes incarnant l'autorité (le père chez Sylvie et Martine, le frère aîné chez Alice, un oncle chez Nadia). Ces paroles et attitudes, souvent **insultantes**, agissent comme des messages, voire même des **ordres**, qui pourront pousser la petite fille, parfois beaucoup plus tard, vers la prostitution.

On peut se demander si le **comportement ostentatoire, provoquant**, de la prostituée, est adressé à quelqu'un ? Toutes ces femmes répondent qu'elles en veulent tout particulièrement et bien souvent à **la mère**. C'est adressé à la mère,... mais **sous le regard convoqué du père**. Il y a un « regarde ce que tu as fait de ta fille ! » évident chez Alice, Nadia, Martine et Aurélie. Comme acte, cet acte sexuel tarifé, sans plaisir apparent ou autorisé, est rendu possible, m'expliquent-elles, « parce qu'une société machiste, phallocentrique, en autorise, voire en prescrit la pratique ». Une telle pratique de la prostitution, cette société l'organise aussi en exploitation de la femme et fait écho à un type de fonctionnement familial, de longue date, présent et vécu chez ces sujets.

En outre, l'angoisse d'abandon se lie à des **comportements de dépendance** : à l'alcool, à la drogue, au proxénète. La défaillance quasi générale de la fonction paternelle est récurrente et patente. Mais la femme prostituée veut, *nolens volens*, à chaque fois **éprouver sa séduction**. Elle engage alors un véritable effort de **construction** et, dans le même mouvement, ce qu'elle ne perçoit pas tout de suite, de **destruction** de la femme qu'elle est. Elle se situe constamment **entre pulsion de vie et pulsion de mort**, ce qui la ronge et, parfois, va jusqu'à la tuer.

Ce qu'il faut noter aussi, c'est qu'il y a toujours dans l'histoire des femmes prostituées **quelque chose de sexuel** mêlé à autre chose : Corinne, Martine, Alice, Aurélie,... témoignent toutes dans leur histoire de l'existence de la conjonction de facteurs psychoaffectifs et sociaux, mais aussi, chose étonnante, quasi-systématique, à un certain moment de leur histoire, d'une **blessure sexuelle du corps**. Corps

malmené, écrasé, chair déchirée, os fracturés, plaies et cicatrices à des endroits du corps symboliquement sexuellement investis : sexe, seins, face intérieures des cuisses, ventre, fesses...

Ainsi, la femme prostituée semble, corrélativement, avoir toujours **quelque chose à combler : un manque, une faille, une fêlure, une plaie, une fracture, une perte de substance**. C'est ainsi qu'elle en vient à « castrer » le client, sur le plan de l'argent comme du plaisir, dans une castration qui, cependant, n'aboutit jamais, parce qu'elle ne peut ainsi, sur ce mode, aboutir, **confondant pénis et phallus** (le signifiant phallique).

Alice me parle « du mauvais climat affectif qui a entouré mon enfance, particulièrement dans mon plus jeune âge, en plus des carences au niveau moral (au sens large) et éducatif ». Ce que me confirment Martine et Aurélie, les concernant elles-mêmes.

A les écouter, je me dis que les femmes prostituées **règlent des comptes avec le féminin, bien plus qu'avec le masculin** et qu'elles tiennent, au fond, les hommes pour de simples moyens de cette fin.

Nadia m'affirme, amère, « qu'une femme qui aurait été bien traitée dans sa sexualité ne deviendrait pas prostituée ».

Ainsi, la prostitution nous apparaît, paradoxalement, comme une façon de **s'adapter aux traumatismes** causés par les abus sexuels antérieurs. Et, être traitées en objets sexuels, c'est, pour certaines, continuer de faire ce qu'elles ont appris lors d'agressions sexuelles subies et répétées.

Car, me précise, à nouveau, si justement Alice, « l'agression sexuelle provoque une effraction de l'enveloppe corporelle mais aussi affective. Il y a à la fois un sentiment de honte, de culpabilité et de salissure. Comme ce sentiment perdure, il peut se créer de la répétition – c'est le cas la plupart du temps -, ce qui fait que le corps va être sali en permanence, sans fin ».

Dans certains cas, les prostituées vont avoir le souci et l'impression de faire payer les hommes. Certaines en sont même persuadées, elles n'en démordent pas. Mais, il faut le reconnaître, l'impression seulement, car c'est **un leurre** dans lequel elles sont prises. En réalité, **elles se déstructurent en pensant se venger**. Elles paient cher le fait d'avoir été victimes. Mais elles le redeviennent... La violence subie se reproduit, soit en conduite active **d'auto-destruction**, soit en état de **dépendance** et de **passivité**. Seul **l'argent**, comme dimension fantasmatique, économique-sociale, de la prostitution, « permet de se faire croire » dit Nadia, qu'elle ne subit pas. « C'est une illusion », reconnaîtra-t-elle plus tard.

Violentée petite fille, Bernadette, découvre en elle, par l'analyse, ce que l'on peut appeler un « **noyau traumatique** » qui la ronge et la hante, mais dont elle voudrait se défaire. Paradoxalement, ce noyau traumatique exige en même temps qu'elle le nourrisse constamment, à son corps défendant. Si elle cède à cette incitation récurrente venue en droite ligne des horreurs subies d'autrefois, elle peut être tentée, par vertige, par **fascination** aussi, de remonter sur la scène du malheur, laissant **son corps aliéné** aux mains d'un, soi-disant, « client », placé en position d'agresseur-violeur, l'argent convenu accreditant l'illusion d'une transaction commerciale. Elle remet alors **en acte une scène originelle** qu'elle ne parvient pas à symboliser ; elle se ré-expose, et répète, via l'autre l'agressant, les violences d'antan. Elle recompose, ré-agence les éléments du primitif crime dont elle fût la victime. Elle se soûle et se prolonge de malheur, parfois dans une **jouissance obscure**, dans son asservissement d'aujourd'hui.

On sait que l'entrée dans la prostitution est la conséquence de facteurs multiples, d'un enchevêtrement de raisons, certes personnelles, mais aussi - il est essentiel de le rappeler - sociales et économiques, tant la prostitution est non seulement tolérée mais organisée et encouragée par nos sociétés comme un mal nécessaire et, aujourd'hui, parfois, comme une profession comme les autres, comme les auto-proclamées « **travailleuses du sexe** », mises en syndicat.

L'un des piliers de cette exploitation vivace, reste,  *nolens volens*, **la détresse personnelle**. L'acte prostitutionnel apparaît en effet comme un symptôme de souffrances profondes et une tentative, qui va s'avérer erronée, car en impasse, de recherche de **solution** face à ces souffrances.

J'ai pu constater que la question des traumatismes affectifs et sexuels de l'enfance, les carences affectives et éducatives du père et de la mère sont remarquablement présents chez Nadia, Brigitte, Alice, Martine et Bernadette. Les plus jeunes des femmes qui se prostituent apparaissent, elles, surtout comme souffrant de **frustrations graves**, avec un grand besoin de **sécurité**, de **valorisation**, de **plaisir**. Les dimensions de **dépression chronique** et d'**auto-punition** ne sont pas rares, conséquences directes des perturbations de l'affectivité.

Il y a, dans la prostitution, sorte d'exagération désespérée de l'image de la femme, une recherche d'identité, **une quête du féminin**. Car il faut aussi mettre l'accent, comme on l'a dit plus haut, sur les importants traumatismes de l'enfance, parmi lesquels le viol par le père ou son substitut, mais ce qui, cependant, ne doit pas être généralisé.

**La prostitution est un lieu exemplaire de recherche sur la question du masculin et du féminin, une expérience de la différence sexuelle.** Les femmes prostituées **règlent des comptes avec le féminin** plus qu'avec le masculin, et elles tiennent les hommes pour des « bourses à siphonner » comme me le dit, non sans humour, Bérénice. Les carences précoces, les manques vécus dans l'enfance poussent la femme prostituée à une **recherche de complétude** désespérée. Elle a **toujours quelque chose à combler**. C'est ainsi qu'elle en vient à essayer désespérément de « castrer » le client, sur le plan de l'argent comme du plaisir, dans une castration qui, cependant, n'aboutit jamais, car elle ne peut, sur ce mode aboutir. C'est une volonté perdue d'avance **d'emprise sur l'autre**. Autrefois victimes, elles deviennent agents d'une castration agie sur le client, position qui peut leur sembler momentanément de **domination**, même si celle-ci est complètement illusoire et se retourne finalement

contre elles. Marie, Corinne, Alice et Nadia, me disent l'avoir bien compris, bien qu'il leur aura fallu du temps pour faire de la place à cette **illusion**.

Bien évidemment, toutes ces femmes admettent qu'elles n'en sont pas arrivées là par hasard. Pour chaque prostituée, l'acte prostitutionnel apparaît ainsi comme un **symptôme**. Marie, Nadia, Alice, Brigitte le reconnaissent toutes, mais aussi, précisent-elles, c'est aussi pour elles, **une recherche éperdue de sens**, une tentative de solution à des conflits psychiques souvent profonds.

Tout se passe comme si, dans la prostitution, les jeunes femmes cherchaient **un regard qu'elles n'avaient pas eu**. **L'angoisse d'abandon** se lie le plus souvent à des comportements de **dépendance** : à l'alcool, à la drogue, au proxénète, à d'autres femmes, sur fond de défaillance quasi générale de la fonction paternelle. Ces éléments ne suffiraient toutefois pas à rendre compte d'un comportement qui touche de très près au corps et à la sexualité.

Ainsi, comme on l'a noté plus haut, les maltraitances sexuelles ne sont pas forcément **des actes**, mais elles peuvent être aussi **des mots, des actes de parole**, durs, méprisants, honteux ; par exemple, un verbiage **insultant** sur les premiers émois du corps. On retrouve chez Corinne, Marie et Nadia, des attitudes de l'entourage qui ont dénié à l'enfant ou à l'adolescente qu'elles avaient une sexualité propre. Et les traumatismes à caractère sexuel viennent s'ajouter aux autres, mort des proches, accidents, ruptures violentes, abandons...

Il n'en reste pas moins, redisons-le, insistons, que la femme prostituée veut prouver, à tout prix, **sa séduction** en se faisant *girl=phallus*. Elle engage un véritable effort de représentation de la féminité, un effort de **construction osée**, mais aussi, en même temps, en creux, se dévoile l'envers de la médaille qui se traduit, concomitamment, par un effet de **destruction inévitable du féminin de la femme qu'elle est**, toujours oscillant entre pulsion de vie et pulsion de mort, qu'elle ne maîtrise aucunement, mais dont elle pâtit.

Alors, pourquoi, disons-nous, qu'une femme prostituée est une femme qui s'ignore ?

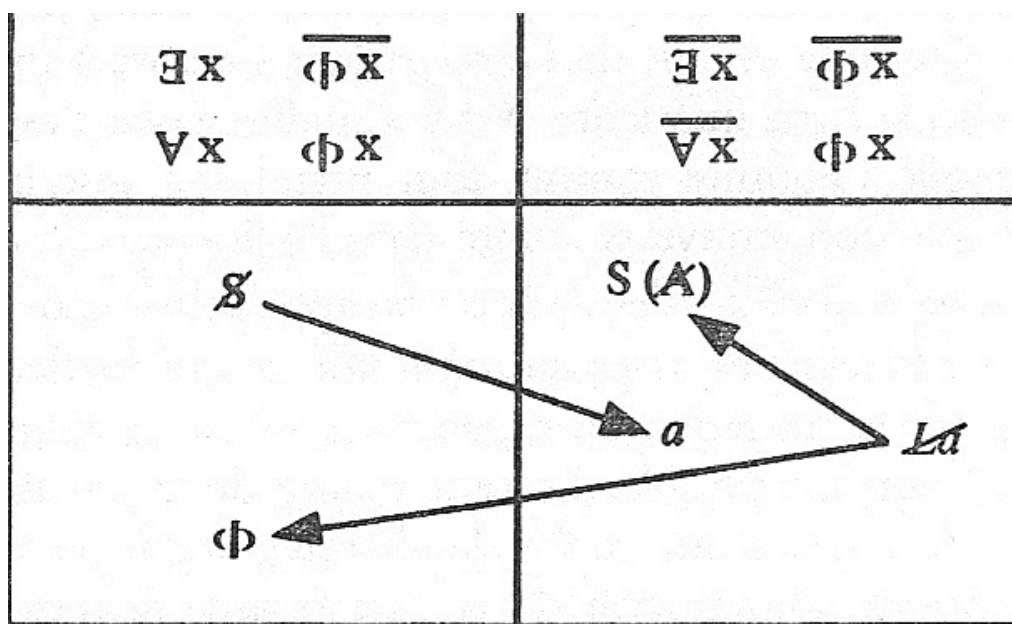
## DEUXIEME PARTIE

### Localiser deux fois le féminin

On va essayer de le comprendre avec l'avancée que fait Lacan, dans la séance du 13 mars 1973, puis dans celle, terminale, du 25 juin 1973, de son séminaire *Encore*.<sup>1</sup>

Nous abordons ce soir, deux manières de localiser ce féminin. L'une formelle, l'autre modale. Appelons-les comme cela.

Introduisons-nous au commentaire de Lacan, prononcé en cette séance du 13 mars 1973 de son séminaire *Encore*. Une simple lecture, mais ponctuée, scandée, pour ce soir, nous suffira à nous loger tout cela dans le creux de l'oreille...



<sup>1</sup> Jacques Lacan, *Encore*, 1972-1973, Seuil, 1975, p.73-82.

Rappelons la partie supérieure du tableau de Lacan, je cite :

« D'abord **les quatre formules propositionnelles**, en haut, deux à gauche, deux à droite. Qui que ce soit de l'être parlant s'inscrit d'un côté ou de l'autre. A gauche, la ligne inférieure, quelque soit  $x \Phi x$ , indique que c'est par la fonction phallique que l'homme comme tout prend son inscription, à ceci près que cette fonction trouve sa limite dans l'existence d'un  $x$  par quoi la fonction  $\Phi x$  est niée, il existe un  $x$  qui dit non à la fonction phallique. C'est là ce qu'on appelle la fonction du père – d'où procède par la négation la proposition moins  $\Phi x$ , ce qui fonde l'exercice de ce qui supplée par la castration au rapport sexuel – en tant que celui-ci n'est d'aucune façon inscriptible. Le tout repose donc ici sur l'exception posée comme terme sur ce qui, ce  $\Phi x$ , le nie intégralement.

En face, vous avez l'inscription de **la part femme des être parlants.** A tout être parlant, [comme il se formule expressément dans la théorie freudienne], il est permis, quel qu'il soit, qu'il soit ou non pourvu des attributs de la masculinité – attributs qui restent à déterminer – de s'inscrire dans cette partie. S'il s'y inscrit, il ne permettra aucune universalité, il sera ce pas-tout, en tant qu'il a le choix de se poser dans le  $\Phi x$  ou bien de n'en pas être.

Telles sont les seules définitions possibles de la part dite homme ou bien femme pour ce qui se trouve être dans la position d'habiter le langage. »

Intéressons-nous, maintenant, plus particulièrement à la partie inférieure du tableau de Lacan, je cite encore :

« **Au-dessous, sous la barre transversale** où se croise la division verticale de ce qu'on appelle improprement l'humanité en tant qu'elle se répartirait en identifications sexuelles, vous avez une indication scandée de ce dont il s'agit.

**Du côté de l'homme**, j'ai inscrit ici, non certes pour le privilégier d'aucune façon, le S barré, et le  $\Phi$  qui le supporte comme signifiant, ce qui s'incarne aussi bien dans le S1, qui est, entre tous les signifiants, ce signifiant dont il n'y a pas de signifié, et qui, quant au sens, en symbolise

l'échec. C'est le *mi-sens*, l'*indé-sens* par excellence, ou si vous voulez encore, le *réti-sens*. Ce S barré ainsi doublé de ce signifiant dont en somme il ne dépend même pas, ce S barré n'a jamais affaire, en tant que partenaire, qu'à l'objet *a* inscrit de l'autre côté de la barre. Il ne lui est donné d'atteindre son partenaire sexuel, qui est l'Autre, que par l'intermédiaire de ceci qu'il est la cause de son désir. A ce titre, [comme l'indique ailleurs dans mes graphes la conjonction pointée de ce S barré et de ce *a*], ce n'est rien d'autre que fantasme. Ce fantasme où est pris le sujet, c'est comme tel le support de ce qu'on appelle expressément dans la théorie freudienne le principe de réalité.

**L'autre côté maintenant.** Ce que j'aborde cette année est ce que Freud a expressément laissé de côté, le Was will das Weib ? le Que veut la femme ? Freud avance qu'il n'y a de libido que masculine. Qu'est-ce à dire ? – sinon qu'un champ qui n'est tout de même pas rien se trouve ainsi ignoré. Ce champ est celui de tous les êtres qui assument le statut de la femme – si tant est que cet être assume quoi que ce soit de son sort. De plus, c'est improprement qu'on l'appelle *la* femme, puisque comme je l'ai souligné la dernière fois, le *la* de *la femme*, à partir du moment où il s'énonce d'un pas-tout, ne peut s'écrire. Il n'y a ici de *la* que barré. Ce L/a a rapport, et je vous l'illustrerai aujourd'hui, avec le signifiant de A en tant que barré.

L'Autre n'est pas simplement ce lieu où la vérité balbutie. Il mérite de représenter ce à quoi la femme a foncièrement rapport. Nous n'en avons assurément que des témoignages sporadiques, [et c'est pourquoi je les ai pris, la dernière fois dans leur fonction de métaphore]. D'être dans le rapport sexuel, par rapport à ce qui peut se dire de l'inconscient, radicalement l'Autre, la femme est ce qui a rapport à cet Autre. [C'est là ce qu'aujourd'hui je voudrais tenter d'articuler de plus près].

La femme a rapport au signifiant de cet Autre, en tant que, comme Autre, il ne peut rester que toujours Autre. [Je ne puis ici que supposer que vous évoquerez mon énoncé qu'il n'y a] pas d'Autre de l'Autre. L'Autre, ce lieu où vient s'inscrire tout ce qui peut s'articuler du signifiant, est, dans son fondement, radicalement l'Autre. C'est pour cela que ce signifiant, avec cette parenthèse ouverte, marque l'Autre comme barré – S (A).

Comment concevoir que l'Autre puisse être quelque part ce par rapport à quoi une moitié – [puisqu'aussi bien c'est grossièrement la proportion biologique] – une moitié des êtres parlants se réfère ? C'est pourtant ce qui est là écrit au tableau par cette flèche partant du L/a. Ce L/a ne peut se dire. Rien ne peut se dire de la femme. La femme a rapport à (SA) et c'est en cela déjà qu'elle se dédouble, qu'elle n'est pas toute, puisque, d'autre part, elle peut avoir rapport avec  $\Phi$ .

**Φ, nous le désignons de ce phallus tel que je le précise d'être le signifiant qui n'a pas de signifié, celui qui se supporte chez l'homme de la jouissance phallique. Qu'est-ce que c'est ? – sinon ceci, que l'importance de la masturbation dans notre pratique souligne suffisamment, la jouissance de l'idiot.<sup>2</sup> »**

### **Première localisation :**

Pourquoi, une femme, quand elle jouit, peut, elle, échapper, partiellement, à la jouissance de l'idiot (du grec idiotès, ιδιοτεσ, particulier, ignorant), parce qu'elle a rapport à l'Autre, au signifiant du grand Autre, et non pas seulement au phallus, ce à quoi se limite la prostituée, qui ne sait pas qu'elle peut se dédoubler, confondant, en outre, porteur de pénis et lieu du phallus. Alors ne serait-ce pas cela *la part du féminin*... ?

Notre réponse est « oui » ! *Le féminin* s'en trouve, dès lors, *localisé*. Il y trouve son « locus », son lieu, son *home* dans ce rapport à l'Autre, au signifiant du grand Autre, mais aussi au corps réel de l'Autre qui le symbolise. Lacan est formel à cet endroit. Le féminin, dans ce rapport au corps de l'Autre, grand A, est chez lui, *at home* ! D'autant plus « chez lui », vous l'aurez remarqué, *que ce rapport de L/a à S(A) se situe du même côté, du côté femme* de la partie inférieure du tableau. Ce qui échappe à la prostituée, qui n'a de rapport qu'au phallus, mais uniquement sous sa forme du  $-\phi$ , le phallus imaginaire qu'incarne pour elle le pénis du « client », qu'elle vise et veut châtrer,... « é » ! Pas du phallus symbolique, Φ.

### **Deuxième localisation :**

On peut, enfin, aller chercher une autre localisation du féminin, lors de la dernière séance du **26 juin 1975** de ce séminaire *Encore*, lorsque Lacan décline les modalités logiques, nommément les formules de *la contingence* et de *la nécessité* :

**« Cesse de ne pas s'écrire »**, est la formule de **la contingence**, celle de *la rencontre* en est l'exemple princeps ;

**« Ne cesse pas de s'écrire »**, est la formule **du nécessaire**, de *l'amour*, qui n'est pas le réel.

A quoi s'ajoute la formule de l'impossibilité, soit du réel :

<sup>2</sup> J. Lacan, Le Séminaire, Livre XX, *Encore*, 1972-1973, Seuil, 1975, séance du 13 mars 1973, pp.74-75.

« *Ne cesse pas de ne pas s'écrire* » dont la *non-existence du rapport sexuel* fait ici paradigme, Lacan définissant le rapport sexuel comme *ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire*.

Il y a donc un déplacement de la négation, du *cesse de ne pas s'écrire* au *ne cesse pas de s'écrire*. C'est-à-dire d'un passage de la contingence à la nécessité.

« ...c'est là le point de suspension à quoi s'attache tout amour.

Tout amour, de ne subsister que du *cesse de ne pas s'écrire*, tend à faire passer la négation au *ne cesse pas de s'écrire*, ne cesse pas, ne cessera pas.

Tel est le substitut qui – par la voie de l'existence, non pas du rapport sexuel, mais de l'inconscient, qui en diffère – fait la destinée et aussi le drame de l'amour. »<sup>3</sup>

Nous avancerons, pour finir, que ce déplacement du *cesse de ne pas* au *ne cesse pas*, ce déplacement, donc, de la négation, est une autre façon de localiser ledit féminin. Le féminin, c'est ce qui s'écrit dans le temps même de ce passage, de cette *passé* d'une forme de la négation à une autre. Ce qui s'avère alors ne pas concerner seulement, comme le dit Lacan, ce qui fait « *la destinée et le drame de l'amour* », mais bien aussi *le féminin*,...sauf à conclure qu'amour et féminin sont, sinon une seule et même chose, à tout le moins une même *cause* et qu'ils sont pris, l'un et l'autre, dans ce même mouvement, ce même élan, qui, *in fine*, par *la rencontre*, vise l'être !

Ce à quoi la prostituée reste, parfaitement, et à son plus grand *détriment*, étrangère puisque, comme nous le disions d'entrée de jeu, je me cite : « *La prostitution, c'est l'absence d'un amour dans le réel* ».

\*\*\*

---

<sup>3</sup> *Id.*, séance dernière séance du séminaire du 26 juin 1973, p.132.